This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

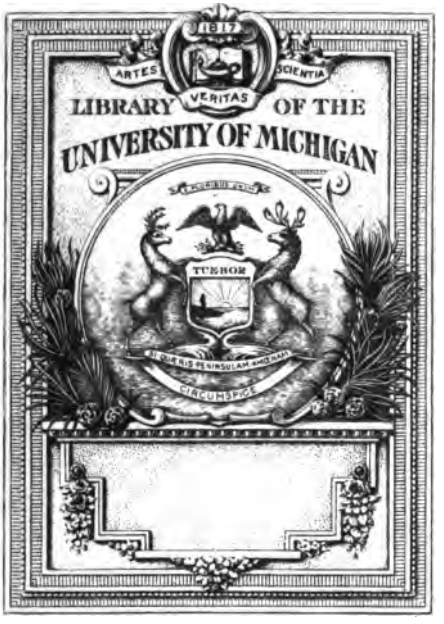
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2260
G42
T7



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

UN TOUR DE SOUBRETTE,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR Mr GERSIN, N.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Louvois, le deux ventôse an 13. (21 *février* 1805).

Prix : 24 sous.

A PARIS.
Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre, rue de l'Echelle, N. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GASPARD, ancien négociant.	M. PICARD *aîné.*
ELVIRE, sa fille.	Mlle. COLOMBE.
ROSINE, suivante d'Elvire.	Mlle. MOLIERE.
VALÉRIO, fils du Comte de Lérimos.	M. VALCOUR.
MENDOCE, domestique de Gaspard.	M. PICARD *je.*
PEDRILLE.	M. ROUSSEL.
ANTONIO.	M. EDOUARD.

Autres domestiques de Gaspard.

La scène se passe en Espagne, dans la maison de Gaspard.

PQ
2260
.G42
T7

AVIS

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. On poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

Dram. Fd. Rom. Sept
4-29-32

UN TOUR
DE SOUBRETTE.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

MENDOCE.

(*Il est assis au lever de la toile dans un grand fauteuil.*)

Quel pénible état que celui de domestique ! En vérité, je sens de plus en plus chaque jour qu'il est indigne de moi. . Oui, j'ai les goûts fins, les inclinations du beau monde. J'aime le jeu ; le vin me réjouit : la beauté m'enchante ; la richesse est l'objet de tous mes vœux ; quant à l'oisiveté, personnne n'y est plus propre que moi. . . Ah ! quel dommage, qu'avec ces heureuses qualités, je sois sans fortune . . . Sans parans ! Sans parans ! et pourquoi n'en aurais-je pas tout comme un autre ? j'espère bien un jour en découvrir quelques-uns. Ils s'obstinent à garder avec moi l'incognito, mais je ne me rebute pas, et à force de recherches, je dévoilerai ce mystère... En entrant ici j'avais crû trouver certains traits de ressemblance entre la figure du patron et la mienne... Il est assez bien : Mais non, ce Gaspard est un homme sans politesse, qui ne se serait certainement pas permis d'être mon père.... Et qui ne se plait que flamberge à la main, et moi je suis si pacifique. J'aurais bien mieux aimé mon dernier maître : il avait pour moi une prédilection toute particulière ; et ce qui prouve qu'il était un grand peintre, c'est que pour donner à ses tableaux un air de noblesse, il se plaisait à y placer ma tête : témoin, mon portrait dont il m'a fait présent pour me payer de mes gages, et que j'ai donné à Rosine pour lui rappeller son amour . . . Mais qu'entends-je ? Quel bruit ?

SCENE II.

MENDOCE, GASARD, ROSINE, VALÈRIO, PÉDRILLE, et autres domestiques.

GASPARD,

(*Il entre en poussant devant lui ses domestiques.*)

Ah tête ! Ah sang ! Ah mort ! Êtes-vous tous ici ?

TOUS,

Oui, seigneur.

GASPARD.

Valério, Pédrille Mendoce, Nazarille, et toi Rosine?

ROSINE.

Oui, seigneur nous voici.

GASPARD.

Rangez-vous tous sur la même ligne.

ROSINE.

Nous y voilà.

GASPARD.

Bien ! faites silence.

ROSINE.

Personne ne parle.

MENDOCE.

Pas même Rosine.

FASPARD.

Je suis informé qu'il s'est glissé parmi vous un amant déguisé, un homme comme il faut.

TOUS.

Ce n'est pas moi.

MENDOCE, *à part*.

C'est peut-être moi.

GASPARD.

Or comme cet homme s'est sans-doute introduit ici dans l'intention criminelle, affreuse, abominable de plaire à ma fille, je vous ai rassemblés tous pour découvrir le coupable et laver dans son sang l'affront qu'il se proposait de me faire.

MENDOCE, (*à part*).

Ah ! ce n'est plus moi.

GASPARD.

S'il est homme de cœur, je le somme de se faire connaître . . . Heim? . . . Quoi ! Tout le monde garde le silence . . . Vous êtes donc des lâches, eh bien je vous chasse tous.

PÉDRILL. (*s'avançant d'un côté*).

Monsieur?

GASPARD.

Qu'est-ce ?

PÉDRILLE, (*bas*).

Je soupçonne que c'est Antonio.

GASPARD.

Pourquoi ?

PÉDRILLE, (*bas*).

C'est qu'il ne veut rien faire de la journée.

GASPARD, (*Le repoussant*).

Sot !

ANTONIO, (*de l'autre côté*).

Monsieur ?

GASPARD.

Eh bien?

ANTONIO, (*bas*).

Je pense que c'est Pédrille.

GASPARD.

Qui te le fait croire?

ANTONIO, (*bas*).

C'est qu'il est brutal.

GASPARD.

Insolent !

MENDOCE. (*de l'autre coté*).

Monsieur, avez-vous fait attention à la grande Béatrix ?

GASPARD.

Pourquoi ?

MENDOCE.

S'il faut juger du sexe par la nature des souflets... Je m'y connais; elle m'en a donné un l'autre jour qui était de main de maître... et je gagerais...

GASPARD.

Imbécile ?.... (*A part.*) Allons, allons, je vois bien que je ne pourrai rien savoir par ce moyen, et je vais m'y prendre autrement... (*A Pédrille.*) Depuis quand es-tu à mon service ?

PEDRILLE.

Depuis quinze ans, seigneur; j'y entrai au moment où vous fites ce riche héritage, qui vous éleva si subitement.....

GASPARD,

Il suffit : tu auras ton congé, toi.

PEDRILLE.

Mais, monsieur, de quoi vous plaignez-vous ?

GASPARD.

Je n'ai pas de compte à te rendre... (*Aux autres.*) Tu n'as pas la tournure d'un galant, toi... Ni toi... Ni cette face blême... Eh bien, qu'est-ce qui te fait rire ?.. Ingrat coquin, est-ce pour rire, que je t'ai pris à mon service ?.. Je crois, en vérité, que plus je fais de bien à ces droles-là, et plus ils se moquent de moi... (*A Valério.*) Où étais-tu avant que d'entrer chez moi ?

VALÉRIO.

Seigneur, je servais le docteur Lenoir, qui dans sa dernière maladie, s'est traité comme un de ses malades..... voyez la signature, le cachet, rien n'y manque.

GASPARD.

Bon..... (*Regardant Mendoce.*) En voici un qui pourrait bien être l'homme que je cherche... Il lui échappe par fois de certains mots qui feraient penser... Qui es-tu toi ?

MENDOCE.

Hélas, monsieur, je serais bien embarrassé de vous répondre... Ma mère n'a jamais voulu me dire au juste qui je suis ; et vous voyez en moi un exemple frapant des bisarreries de la fortune,....

GASPARD.

Que veux-tu dire ?

MENDOCE.

Que je suis victime de quelques préjugés..... de certaines circonstances, qui m'ont précipité dans l'état obscure où vous me voyez.....

GASPARD.

Ah ! ah ! monsieur ! seriez-vous le téméraire ?....

ROSINE.

Eh ! monsieur, ne l'écoutez pas : c'est une espèce de songe-creux qui ne doit pas vous inquiéter.

GASPARD.

Si-fait parbleu ! ceci pourrait cacher quelque fourberie... Voyons tes certificats. Où as-tu servi avant que d'entrer chez moi ?

MENDOCE.

Tour-à-tour, j'ai passé de la maison du grand inquisiteur à celle d'une comédienne de ses amies ; du service d'un colonel à celui d'une jeune dévote dont il avait entrepris la conversion. J'ai quitté vingt fois de riches financiers, dans l'espoir de trouver un honnête homme.

GASPARD (*à part*).

Ses papiers sont en règle ; et ce n'est pas-là un amant déguisé..... Je pense que Rosine pourrait, mieux qu'un autre, éclaircir mes soupçons ; interrogeons-là plus particulièrement..... (*A ses domestiques.*) Sortez... Toi, Rosine, demeure.

ROSINE.

Oui, monsieur.

SCENE III.

GASPARD, ROSINE.

GASPARD.

Dis-moi, Rosine, n'as-tu pas remarqué que depuis quelque tems m'a fille est bien changée ?

ROSINE.

Oui, monsieur, elle embélit tous les jours.

GASPARD.

Ce n'est pas celà : je dis qu'elle perd sa gaîté ; qu'elle devient sombre, rêveuse.....

ROSINE.

Ah, monsieur ! à son âge, c'est bien heureux quand les filles ne font que rêver.

GASPARD.

Elles ne rêvent pas sans sujet, et je voudrais savoir ce qui occupe Elvire.

ROSINE.

Eh bien, interrogez-là : c'est le moyen le plus sûr.....

GASPARD.

Pour ne rien savoir..... Quand une fille ne confie pas son secret, vouloir le lui arracher, c'est la forcer à la dissimulation ; et puis je ne veux pas lui faire naître l'idée qu'un amant pourrait s'introduire ici pour elle. Et c'est toi qui vas m'instruire de tout ce que tu sais.

ROSINE.

Moi, monsieur ?

GASPARD.

Sans-doute ; lorsqu'un amant cherche à pénétrer dans une maison, qui met-il d'abord dans sa confidence ? les valets, les suivantes.

ROSINE.

Distinguons je vous prie ; je suis là-dessus d'une sévérité à toute épreuve. D'ailleurs que me reviendrait-il de trahir votre confiance ? quelques bijoux, quelques cadeaux, une dot peut-être ? Eh bien, ne m'avez-vous pas vingt fois promis tout celà si je vous servais fidèlement. Vous en ai-je jamais dit un mot ?

non, certes. Je ne suis pas intéressée : je vous connais, et j'attends.

GASPARD.

Si tu voulois, je pourrais aujourd'hui tenir toutes mes promesses, te récompenser généreusement.

ROSINE.

Ah ! monsieur, vous m'affligez.

GASPARD.

Et pourquoi ?

ROSINE.

C'est que je ne sais rien..... Mais il y a moyen de nous arranger.

GASPARD.

Parle.

ROSINE.

Restez dans les heureuses dispositions où vous êtes en ma faveur, et je m'engage avant la fin du jour à vous mettre au fait de tout ce qui se passe.

GASPARD.

Volontiers..... Mais sauras-tu résister à l'or, aux caresses ?

ROSINE.

A tout, monsieur ; j'ai le projet de relever l'honneur des suivantes.

GASPARD.

Tu en es bien capable, mais prends-y garde : les jeunes gens sont aujourd'hui insinuans et rusés.

ROSINE.

Eh, monsieur, comme autrefois. Mais je les connais, et ils ne me font plus faire que ce que je veux... Quelle est toutefois votre intention, si vous découvrez le coupable ?

GASPARD.

Qu'il épouse ma fille ; ou, corbleu ! nous nous verrons l'épée à la main.

ROSINE.

Ciel ! l'épée à la main ?

GASPARD.

Il y a longtems que ma valeur oisive cherche l'occasion de se signaler, et certes, je ne laisserai pas échapper celle-ci..... Adieu, songe à ta promesse.

(*Il sort.*)

ROSINE (*seule*).

Oui, monsieur..... Eh, mais ! ne me suis-je pas engagée

engagée un peu légèrement ? A qui m'adresser ? comment faire pour m'assurer s'il n'y a point ici quelqu'intrigue amoureuse..... quelqu'amant déguisé ? Il faut attaquer l'ennemi le plus faible, et je pense que mademoiselle Elvire elle-même.....

SCENE IV.

ROSINE, ELVIRE.

ELVIRE. (*Elle entrouve la porte de son appartement.*)

Rosine.

ROSINE (*à part*).

La voici..... Le sort ne pouvait me l'envoyer plus à-propos.

ELVIRE.

Rosine ? Rosine ?

ROSINE.

Mademoiselle !

ELVIRE (*avec mystère*).

Mon père est-il encore ici ?

ROSINE.

Il vient de sortir.

ELVIRE (*s'avançant*).

Eh bien, l'a-t-il reconnu ?

ROSINE.

Qui donc ?

ELVIRE (*embarrassée*).

Personne..... Je demandais si dans la recherche qu'il vient de faire, il a découvert quelqu'un ?

ROSINE (*à part*).

Quelqu'un !.. Plus de doutes, il y a ici du mystère, feignons... (*Haut.*) Oui, mademoiselle, il a reconnu quelqu'un.

ELVIRE.

Ciel !

ROSINE.

Et ses soupçons sont tombés sur Fabrice.

ELVIRE (*avec joie*).

Bon !

ROSINE (*à part*).

Quelle joie !.. Ce n'est pas lui... (*Haut.*) Mais après les observations que je lui ai faites, il s'est con-

vaincu que c'était ce jardinier tout récemment entré à son service.

ELVIRE.

Valério ?

ROSINE (*à part*).

C'est lui..... (*Haut.*) Et à l'instant même, il l'a forcé de sortir de sa maison.

ELVIRE (*à part*).

Ah ! que je suis malheureuse !

ROSINE.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle, vous voilà toute tremblante !

ELVIRE.

Ce n'est rien.

ROSINE.

Ce Valério mérite-t-il tant d'égards ? Quel intérêt voulez-vous qu'inspire un homme qui entre dans une maison sans faire la moindre confidence à qui que ce soit.

ELVIRE.

Et depuis quand la discrétion est-elle un crime ? Votre imprudence, mademoiselle, sera peut-être cause de son malheur. Je vous croyais bonne, sensible... C'est bien mal à vous.

ROSINE.

Allons, allons, ne vous allarmez pas : Valério est encore ici.

ELVIRE.

Tu me trompais, donc ?

ROSINE.

Il fallait bien vous faire parler.

ELVIRE.

Ah ! Rosine !

ROSINE.

Qu'allez-vous faire maintenant ? Monsieur Gaspard va tout savoir : j'ai promis de lui faire part de tout ce que je découvrirais.

ELVIRE.

Quoi ! tu pourrais ?....

ROSINE.

J'en serais désolée par rapport à vous ; mais quant à votre amant, c'est autre chose : je suis piquée. Sa réserve avec moi est vraiment une offense, et je veux m'en venger.

ELVIRE.

Il réparera ses torts ; il est généreux, reconnaissant..... Et ton amitié pour moi.....

ROSINE.

Vous avez toujours des moyens pour me faire faire tout ce que vous voulez..... Allons, puisque je sais votre secret, ne me cachez plus rien : comment se nomme votre amant ?

ELVIRE.

Ferdinand ; c'est le fils du comte de Lérimos, que le hasard m'a fait connaître pendant le tems que j'ai passé chez ma tante.

ROSINE.

Et vous avez souffert qu'il parut ici sous un déguisement..... qu'il y restât ?

ELVIRE.

Ah ! c'est bien malgré moi : j'ai fait tous mes efforts pour l'en éloigner..... Je l'ai menacé de prévenir mon père..... Mais il était malheureux, poursuivi, il cherchait un asyle pour se soustraire à un ordre qu'on venait d'obtenir contre lui.

ROSINE.

Comment, un ordre ?

ELVIRE.

Oui, son père voulait le priver de sa liberté pour le forcer de consentir à un établissement avantageux qu'il avait préparé pour lui ; et il m'a tant priée, tant pressée.... Mais je me repands de mon imprudence : je triompherai de mon amour, de ma faiblesse, et aujourd'hui même je vais lui déclarer..... Ciel ! le voici.....

(*Valério paraît dans le fond du théâtre. Il tient des fleurs, qu'il arrange sur un meuble.*)

ROSINE.

Eh bien, mademoiselle, déjà le courage vous abandonne ?

ELVIRE.

Ah ! Rosine ! il voudrait me parler.... Il n'ose s'avancer... Il craint de te donner des soupçons... N'admire-tu pas son extrême prudence ?

ROSINE.

Elle est grande, en effet..... Il vous fait des signes.....

SCENE V.

ROSINE, VALÉRIO, ELVIRE.

ELVIRE.

Approchez, Valério.

VALÉRIO (*d'un air embarrassé*).

Mademoiselle, pardon si j'interromps.....

ELVIRE.

Rassurez-vous, Valério : vous pouvez parler librement.

VALÉRIO.

Vous permettez ?....

ROSINE.

Oui, expliquez-vous sans feinte, et dites à mademoiselle : « Ma chère Elvire, je desire vous assurer » de mon amour, mais je crains d'être aperçu ; en» voyez Rosine veiller à ce que personne ne nous » surprenne. »

VALÉRIO.

Qu'entends-je ?

ROSINE.

Me suis-je trompé ? Et n'est-ce pas là ce que vous vouliez dire ?

VALÉRIO (*à Rosine*).

Une jolie fille comme toi doit avoir un amant, accepte ceci comme le premier cadeau de noces.

(*Il lui met sa bourse dans la main.*)

ROSINE (*étonnée*).

Eh mais, monsieur !

VALÉRIO.

Me suis-je trompée et n'est-ce pas ce que je devais faire ?

ROSINE.

Ah ! monsieur, vous me désarmez. (*A part.*) Il est charmant.

VALÉRIO.

Ah, Rosine, combien j'ai besoin de ton secours dans l'embarras où je me trouve !

ROSINE.

Quel nouveau malheur vous menace ?

VALÉRIO.

Ce billet, que l'Alcade, ancien ami de monsieur Gaspard, vient de lui envoyer, va découvrir qui je suis.

ROSINE.

Et comment se trouve-t-il entre vos mains.

VALÉRIO.

Fabrice, ce valet qui m'est dévoué, a reconnu le messager de l'Alcade, l'a interrogé, a su qu'il était question de moi, et par adresse est parvenu à s'emparer de cet écrit.

ROSINE.

A merveille : quand on connait le danger on peut s'en garantir. Voyons ce que dit ce billet. Le mal n'est peut-être pas si grand que vous le pensez.

VALÉRIO.

Le voici.

(*Il lit*)

« Mon cher Gaspard, c'est moi qui vous ai fait prévenir ce matin qu'il y a chez vous un amant déguisé : j'ai reçu depuis des renseignemens plus positifs : ce jeune homme est le fils du comte de Lérimos ; vous vous empresserez sans-doute de le faire sortir de votre maison. Pour empêcher que cette affaire n'ait un éclat désagréable pour vous et vous éviter toute méprise, je vous confie son portrait que j'ai su me procurer. Le devoir de ma place, et plus particulièrement encore l'amitié qui nous lie m'ont engagé à vous instruire de ce qui se passe. Votre ami Oviédo. »

ROSINE.

Ah ! ah ! ceci devient sérieux !

ELVIRE.

Croyez-moi, Valério, il faut nous confier à mon père, et reclamer de sa tendresse le pardon de nos torts.

VALÉRIO.

Et s'il n'approuve pas mon amour, je serai forcé de sortir de cette maison : cela fera du bruit ; on découvrira ma retraite, et aussitôt je serai victime de l'ordre obtenu contre moi, ou contraint d'obéir à mon père, et de contracter un hymen qui ferait le malheur de mes jours. Tandis que si nous pouvions différer cet aveu de quelques jours encore, je leverais tous les obstacles.

ELVIRE.

Quel est donc votre espoir ?

VALÉRIO.

La personne qu'on voulait me faire épouser est prête, par dépit, à contracter d'autres nœuds ; cette

alliance terminée, mon père n'aura plus de motif pour contraindre mon inclination, je pourrai l'appaiser, et voir enfin se réaliser l'espérance que j'ai de vous obtenir bientôt.

ROSINE.

Allons, allons, mademoiselle, puisqu'il ne demande plus qu'un jour ou deux...

ELVIRE.

Mais que veut-tu faire?.. Cette lettre va nous trahir.

ROSINE.

Il faut la garder.

VALÉRIO.

Impossible : le messager de l'Alcade est encore ici; il en attend la réponse.

ELVIRE.

O ciel! Quel embaras!

ROSINE.

L'adresse serait de vaincre les difficultés... Et si par quelque ruse...

VALÉRIO,

Ma chere Rosine, cherche, invente, imagine, si tu réussis rien n'égalera ma reconnaissance, et je te promets...

ROSINE.

Ah! Monsieur, vous me donnez du génie.... Attendez donc! Ne pourroit-on pas faire tomber les soupçons sur quelque domestique nouvellement entré dans cette maison... Monsieur Gaspard s'y méprendrait; le renverrait, et, avant que l'erreur fut reconnue... VALÉRIO.

Mais ce portrait...

ROSINE.

Mendoce est un homme sans caractère, un esprit vain, crédule, facile à tromper, il peut nous servir et passer pour vous.

VALÉRIO.

Est-il assez sot pour se croire ce qu'il n'est pas?

ROSINE.

Eh, monsieur, on ne voit que cela tous les jours. Dailleurs, Mendoce est une espèce de fat, enfant anonyme qui n'ayant jamais connu son père, s'imagine le trouver dans tous les grands seigneurs qu'il rencontre, et qui saisira avec avidité le premier roman qui flattera sa chimère.

VALÉRIO.

Soit. Mais tu ne songe pas que ce portrait va détruire tous tes projets.

ROSINE.

Bon ! un rien vous embarasse. Donnez-moi cette lettre, ce portrait, je me charge de tout. . . Mais il ne faut pas qu'on nous trouve ensemble, retirez-vous.

ELVIRE.

Mais, Rosine.....

ROSINE.

Point de mais..... (*A Valério.*) Retournez au jardin..... (*A Elvire.*) Vous dans votre appartement, et laissez-moi maîtresse du terrein.

ELVIRE (*revenant*).

Prends garde de nous exposer.....

ROSINE (*la conduisant à son appartement*).

Reposez-vous sur mon zèle.

VALÉRIO (*revenant*).

Toi, compte sur ma promesse.

ROSINE (*le poussant vers la porte du fond*).

Allez, allez, monsieur, ne l'oubliez pas plus que moi.

SCENE VI.

ROSINE.

Le tems presse, agissons..... Ce portrait pourrait nous trahir, il faut l'ôter. Et c'est le vôtre, mon cher Mendoce, qui en prendra la place. Ne vous en fâchez pas : servir ici mes intérêts, c'est aussi servir les vôtres. Et puis, vous aimez à rêver ; eh bien, voilà de quoi exercer votre heureuse imagination : donnez-vous en tout à votre aise. De ma pleine autorité, je vous crée le fils d'un riche seigneur, sachez vous rendre digne du rang extraordinaire où je vous élève... Le voici, tâchons, par quelque conte de le disposer à croire à sa nouvelle dignité..... (*Elle l'examine pendant qu'il entre.*) Combien cette tête promet ! quel air de complaisance règne sur cette physionomie ! C'eut été bien domage de ne pas lui donner la préférence sur tout autre.

SCENE VII.

MENDOCE, ROSINE.

ROSINE.

Ah ! ah ! c'est toi, Mendoce ?

MENDOCE.

Oui, ma belle, je viens déposer à tes pieds.....

ROSINE.

Je me doutais bien que toi, qui es toujours au courant de tout ce qui se passe, tu en saurais un des premiers la nouvelle.

MENDOCE.

De quoi, donc ?

ROSINE.

Eh ! de cet événement si grand, si singulier, si extraordinaire.....

MENDOCE.

Explique-toi mieux.

ROSINE.

Comment ! tu n'as pas appris que tout est en mouvement au château voisin ?

MENDOCE.

En voilà, ma foi, la première nouvelle. Mais, à quel propos ?

ROSINE.

A propos d'un jeune homme privé de son rang, de sa fortune, abandonné de ses parens.....

MONDOCE.

Un jeune homme abandonné de ses parens, dis-tu ?

ROSINE.

Oui, depuis sa naissance.

MENDOCE.

Depuis sa naissance ?

ROSINE.

Il faut avouer que le comte de Lérimos, son père, est un homme bien original. . . .

MONDOCE.

C'est le fils d'un comte ! . . . Que dis-tu ? Parle donc ! .. Je suis d'une impatience . . .

ROSINE.

Croirais-tu qu'il s'était mis dans la tête que la fortune gâte les hommes, qu'ils se corrompent au sein des grandeurs, et que pour former son fils à l'école de l'infortune, il lui avait caché son nom, sa naissance, et l'avait relégué dans un état pénible . . .

MENDOCE.

Eh bien ?

ROSINE.

Maintenant qu'il le croit assez prémuni contre les

les séductions de l'opulence, il veut le rappeller au sein sa famille.

MENDOCE.

Il veut le rappeller vers lui ! Et qui l'en empêche ?

ROSINE.

Il paraît que le jeune homme a fait quelques étourderies ; il a couru le monde : son père l'a perdu de vue, et le fait chercher par-tout.

MENDOCE, (*A part*).

C'est bien extraordinaire . . . Parbleu, il serait bien plaisant que ce fut moi.

ROSINE.

Mais juste punition de son extravagance, je gagerais bien qu'il ne retrouvera pas son fils.

MENDOCE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ROSINE.

Comment veux-tu que ce jeune homme se fasse reconnaître dans la foule où il est confondu ; il aura pris des habitudes communes . . . . des manières gauches . . .

MENDOCE.

Va, va, les gens d'un certain rang ont toujours quelque chose qui les distingue, . . . Un air, un tact particulier qui ne les abandonne jamais. . . Comment trouve-tu cette figure ?

ROSINE.

—[illegible]n noble.

MENDOCE.

—Et ce regard ?

ROSINE.

—Il a de la fierté.

MENDOCE.

—Que dis-tu de ce salut ?

ROSINE.

—Qu'il est du meilleur ton.

MENDOCE.

—Et de cette démarche ?

ROSINE.

Qu'elle a de l'aisance, de la grâce . . . Mais pourquoi ces questions ?

MENDOCE.

Pour rien ; c'est une idée qui me passait par la tête

ROSINE.

Tu avais un motif ?

MENDOCE.

Je ne dis pas non . . . Je voulais savoir si tu étais capable d'apprcier le mérite.

ROSINE, (*A part*).

Le fat ! . . . . . La dupe est assez bien préparée , sortons : il est tems d'aller porter cette lettre à monsieur Gaspard.

MENDOCE.

Tu t'en vas?

ROSINE.

Oui , j'ai aussi certaine idée.

MENDOCE.

Eh bien , adieu.

ROSINE (*à part en sortant*).

Je le tiens.

SCENE VIII.

MENDOCE.

Je n'en puis revenir ! . . . Quel étrange évènement ; et comme tout semble aujourd'hui confirmer mes conjectures ! Oh , oui , il me parait certain que j'ai retrouvé ma famille , et en voici la preuve : le comte de Lérimos cherche son fils , moi je cherche mon père . . . Il l'a abandonné dès sa naissance ; dès ma naissance , je fus abandonné . . . C'est , dit-on , un homme très-original ; on m'a toujours reproché quelque grain d'originalité. Il y a donc ici rapports de événemens , sympathie de caractère , et desir réciproque. Par conséquent , il est clair que je dois le jour au comte de Lérimos et je cours mettre fin à ses allarmes paternelles ! . . Mais , un moment , monsieur Mendoce , ne précipitez rien : agissez avec prudence , avec circonspection ; songez bien qu'il ne vous convient plus maintenant de rien faire qui soit indigne du sang dont vous sortez . . . Votre illustre famille a sans-doute les yeux fixés sur vous. Tremblez, maraud que vous êtes.

SCENE *IX.*

GASPARD, MENDOCE.

GASPARD. (*A part*).

Le voici , assurons-nous si effectivement ce portrait lui ressemble.

MENDOCE (*à part*).

Mon maître!

GASPARD.

(*Il examine le portrait renfermé dans la lettre que Rosine lui a remise.*)

C'est bien lui; l'Alcade ne m'a pas trompé.

MENDOCE (*à part*).

Comme il m'examine!

GASPARD.

Voilà sa figure, ses traits... je n'en puis plus douter: approchons... Daignerez-vous, monsieur, m'accorder un moment d'entretien?

MENDOCE (*à part*).

Monsieur!.. oh comme il est poli aujourd'hui!.. saurait-il déjà?.. (*Haut*) monsieur, je ne demande pas mieux, et je serais très-flatté d'avoir l'honneur d'être.....

GASPARD.

Apprenez donc, monsieur... (*A part.*) Mais que dis-je? Par égard pour sa famille, par respect pour moi-même, je ne dois pas souffrir qu'il soit plus long-tems chez moi sous un pareil accoutrement..... Hola quelqu'un?

MENDOCE (*s'avançant*).

Monsieur?

GASPARD.

(*A Mendoce.*)

Demeurez. Je suis à vous. (*A un des domestique.*) Apporte ici ce dont je t'ai parlé.

MENDOCE (*à part*).

Que veut-il faire?

GASPARD (*à un autre domestique*).

Vous, ôtez à monsieur son habit.

MENDOCE.

Mon habit?

GASPARD.

Oui, monsieur, votre habit.

MENDOCE.

Comment, monsieur, me renverriez-vous?

GASPARD.

Le moment de nous expliquer n'est pas encore arrivé... Exécutez mes ordres.

MENDOCE.

Ah! monsieur, je ne souffrirai pas...

GASPARD.

De grace, ne m'obligez pas à employer des moyens de rigueur.

MENDOCE.

Je ne les aime pas du tout, monsieur . . . mais . .

GASPARD.

Cela me répugnerait ainsi qu'à vous ... Cependant s'il le faut absolument, je vais ordonner...

MENDOCE.

Point de cerémonie, monsieur, qu'exigez-vous de moi?

GASPARD.

Ah! combien je suis charmé de vous voir aussi raisonnable ; cèdez donc de bonne grace.

MENDOCE.

(*A part.*) Ah ! le maudit homme! (*Haut.*) Allons, puisque cela vous fait tant de plaisir . . . et qu'il n'y a pas moyen de faire autrement . . . je ne demande pas mieux . . . (*Au domestique qui le désabille.*) Sais-tu pourquoi il me fait dépouiller ainsi?

LE DOMESTIQUE.

Je m'en doute.

MENDOCE.

Bah !

LE DOMESTIQUE.

C'est une petite correction qu'il veut te faire appliquer.

MENDOCE (*à Gaspard*).

Mais, monsieur, qu'est-ce donc que j'ai fait?

GASPARD.

Vous le savez fort bien.

MENDOCE.

Non, monsieur, je vous jure... je vous proteste...

GASPARD.

Épargnez-vous cette peine.

MENDOCE.

Ah! monsieur, que je sois pendu tout-à-l'heure si j'ai jamais... (*A part.*) Ah! le vieux traître! Que diable lui passe-t-il par la tête?

SCENE X.

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE.

Voici, monsieur, ce que vous avez demandé.

GASPARD.

Bien !

ROSINE.

Que faut-il faire de ces habits ?

GASPARD.

En revêtir monsieur.

MENDOCE.

Moi, monsieur !

GASPARD.

Vous-même.

ROSINE, (*à part*).

Bon ! le stratagême a réussi.

MENDOCE.

Ah ! sans doute, vous voulez rire ?

GASPARD.

Je ne ris jamais, monsieur. — Hâtez-vous de reprendre ces habits que vous n'auriez pas dû quitter.

MENDOCE.

Que je n'aurais pas dû quitter ! (*A part.*) Ah !... je vois enfin ce que c'est ; on sait qui je suis, et on s'empresse de me rendre les honneurs que je mérite ; et j'avois la sottise de m'effrayer !

ROSINE (*lui présentant un manteau*).

Comment trouvez-vous ce manteau ?

MENDOCE (*d'un air dédaigneux*).

Pas mal, pas mal..... De couleur un peu sombre, cependant.

ROSINE.

Vous saurez lui donner de l'éclat... Ce chapeau, vous semble-t-il assez élégant ?

MENDOCE.

Mais, oui..... J'en suis assez content.

ROSINE.

Il vous coiffera à merveille..... Il y a d'ailleurs sur votre figure quelque chose qui promet infiniment.

MENDOCE.

Et je tiens tout ce que promet ma figure, mademoiselle Rosine.

ROSINE.

C'est beaucoup dire.

GASPARD (*à part*).

Nous verrons cela tout-à-l'heure.

ROSINE.

Mais, admirez-donc, monsieur, comme un habit

change un homme !.... Qui croirait que c'est-là ce Mendoce si commun, si lourd, si gauche.....

MENDOCE.

Eh ! mademoiselle, un peu plus de respect je vous prie.

ROSINE.

C'est qu'en vérité, il a maintenant un air tout-à-fait distingué.

GASPARD (*à Rosine*).

Il suffit, laissez-nous : j'ai quelque chose à communiquer à monsieur en particulier.

ROSINE (*à part en sortant*).

Ah ! gare l'explication !

MENDOCE.

Que veut-il me dire encore ?

SCENE XI.

MENDOCE, GASPARD.

GASPARD.

J'espère, monsieur, que vous allez maintenant justifier l'opinion avantageuse que j'ai conçue de vous.

MENDOCE.

Comment, monsieur ?

GASPARD.

Toute feinte est inutile, j'ai sur vous les renseignemens les plus positifs.

MENDOCE.

En vérité ?....

GASPARD.

Oui, monsieur, je sais tout : et si la lettre que l'Alcade m'a fait parvenir ce matin m'avait laissé quelques doutes, votre embarras, le trouble, l'agitation où vous êtes en ce moment suffiraient pour me convaincre que vous êtes bien en effet le fils du comte de Lérimos.

MENDOCE.

Ah ! je suis son fils.

GASPARD.

Vous ne le savez que trop.

MENDOCE.

Ah-ça ! n'allez pas me faire faire quelques bévues : vous êtes bien sûr que je suis le fils du comte de Lérimos, ce seigneur voisin qui le fait chercher partout?

J'en ai la certitude, et je vais agir en conséquence.

Il s'éloigne.

MENDOCE (*à part*).

Il est donc vrai, et je ne puis plus douter de mon bonheur ! ô joie ! ô délire ! ô moment si longtems attendu !.... (*Il se retourne et apperçoit Gaspard, qui lui présente deux épées.*) Heim ! qu'est-ce ?

GASPARD.

Choisissez, monsieur.

MENDOCE.

Allons, donc.....

GASPARD.

Choisissez, vous dis-je, et défendez-vous.

MENDOCE.

Mais, monsieur, faites-moi l'amitié de m'apprendre pour quel motif.....

GASPARD.

En vous introduisant chez moi, sous le nom et les habits d'un valet, vous avez porté atteinte à l'honneur de ma maison, blessé les mœurs, manqué aux devoirs de la société, compromis la réputation de ma fille : je veux en tirer vengeance.....

MENDOCE.

Mais, monsieur.....

GASPARD.

Et donner une leçon aux jeunes étourdis, qui, comme vous, se font un jeu de porter dans les familles le trouble et le deshonneur... En garde, monsieur, en garde.

MENDOCE.

Haie ! haie !.... Que daible, monsieur ! donnez-moi donc le tems de la réflexion.

GASPARD.

Si j'avais un fils, ce serait lui qui vengerait l'honneur de ma famille..... Mais heureusement, je me sens encore assez de vigueur pour punir un séducteur...

MENDOCE.

Eh, monsieur, ne pourrions-nous pas nous expliquer plus tranquillement ; là, en ami ?

GASPARD,

Non, mousieur ; je ne puis réparer l'injure que vous m'avez faite qu'en vous ôtant la vie... Parez celle-là.

MENDOCE.

Oh ! .... Je suis mort, monsieur..... écoutez-moi donc.

GASPARD.

Je ne veux rien entendre !.. Avoir l'affreux projet de séduire ma fille... Corbleu ! je suis d'une colère...

MENDOCE.

Je n'ai jamais eu cette idée... Mes intentions sont pures... honnêtes... extrêmement délicates..... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

GASPARD.

Quoi, monsieur, vous auriez le projet d'épouser ma fille ? MENDOCE (*à part*).

Tirons-nous de là... (*Haut.*) Je ne demande pas mieux, je l'épouserai, monsieur, je l'épouserai.

GASPARD (*jettant son épée*).

Eh ! parlez donc, monsieur, parlez donc !.... On a bien de la peine à vous arracher votre secret..... Touchez-là : le stratagême que vous avez employé est blamable sans-doute, mais souvent l'amour nous égare, et je vous pardonne en faveur de la droiture de vos intentions. Acceptez, avec la main de ma fille, cent mille piastres de dot.

MENDODE.

Cent mille piastres de dot !.... à moi, monsieur ?

GASPARD.

Cela vous convient-il ?

MENDOCE.

Oh ! tout ce que vous voudrez, monsieur : je n'y regarde pas de si près.

GASPARD.

Je suis fâché d'avoir eu avec vous un petit moment de vivacité..... Vous excuserez : je suis père, je me croyais offensé..... et vous sentez.....

MENDOCE.

C'est bien naturel, monsieur, et, à votre place, j'en aurais fait tout autant.

GASPARD.

Aussi, désormais, vous n'aurez plus qu'à vous louer de mes égards..... (*Il appelle.*) Fabrice ! Antonio ! Pédrille !

LES DOMESTIQUES (*entrant*).

Monsieur ?

GASPARD.

Je vous ordonne de respecter monsieur à l'égal de moi-même.

MENDOCE. (*saluant*).

Monsieur!

GASPARD.

D'avoir pour lui toutes les déférences, tous les soins qui lui sont dus.

MENDOCE (*saluant encore*).

Que de bontés!

GASPARD.

N'oubliez pas que monsieur est le fils d'un homme respectable..... Vous l'accompagnerez par-tout où il voudra se rendre et ne le laisserez sortir de chez moi sous aucun prétexte.

MENDOCE.

Comment, monsieur?

GASPARD (*à ses domestiques*).

Vous m'en répondez tou ..... Allez, et que deux de vous gardent cette porte.

MENDOCE (*à part*).

Quel est donc son projet?... (*Haut.*) Monsieur, je suis très-flatté assurément des honneurs que vous voulez me faire..... mais ne trouvez-vous pas que c'est pousser un peu loin les attentions?.. Je ne suis pas exigeant, et cet ordre, que vous prenez la peine de donner.....

GASPARD.

Ne faites pas attention à cela, monsieur; cette petite précaution n'a, je vous le jure, d'autre motif que de m'assurer de vous.

MENDOCE.

Vous assurer de moi! et à quoi bon, je vous prie?.. (*A part.*) Ah, si je pouvais m'échapper!

GASPARD.

Je n'ai pas l'honneur d'être aussi noble que vous, et il serait possible que monsieur votre père s'opposât à ce mariage.

MENDOCE.

Mon père!.... ah diable!..... Est-il si nécessaire d'avoir son avis?

GASPARD.

Je respecte, monsieur, l'autorité paternelle, et je ne ferai rien sans son consentement..... Voici un petit acte, que j'ai rédigé de ma main; je vous prie d'en prendre lecture et de le lui faire parvenir.

MENDOCE (*à part.*)

Bon !.... (*Prenant le billet.*) Oui, monsieur, et je cours le lui porter moi-même.

GASPARD, (*le retenant*).

J'ai déjà eu le plaisir de vous dire que j'ai des raisons pour vous retenir près de moi : un de mes gens vous évitera cette peine.

MENDOC, (*à part*).

Ah ! diable !.... Mais, monsieur, un valet ne s'y prendra peut-être pas si bien que moi... Vous le savez, monsieur, il y a pères et pères, et si le mien allait faire quelques petites difficultés ; opposait certaines raisons. Ce ne serait pas ma faute.....

GASPARD.

Non, certainement..... et ce serait avec le plus grand chagrin que je me verrais dans l'obligation de vous..... (*Il fait le geste d'un homme qui donne un coup d'épée.*)

MENDOCE.

Quoi, monsieur, vous auriez la cruauté ?

GASPARD.

Vous sentez bien, monsieur, que je ne pourrais pas m'en dispenser..... J'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

SCENE XII.

MENDOCE.

Parbleu, voilà un homme bien singulier ! m'empêcher de retourner chez mon père ! me forcer d'épouser sa fille, ou de me battre avec lui... S'il ne dépendait que de moi, mon choix serait bientôt fait..... Mais, mon père voudra-t-il jamais consentir que j'épouse une petite bourgeoise ? Il a peut-être déjà quelque comtesse en réserve..... Oh ! la petite bourgeoise a du comptant : cent mille piastres de dot, cela ne laisse pas que d'avoir son mérite..... D'ailleurs quoiqu'elle ne soit pas noble autant que moi, elle n'est pas mal, et nous ferions ensemble un très-joli couple..... En effet, est-il à Madrid un gentilhomme dont la jambe soit plus fine, le pied plus leste, dont la figure soit plus gracieuse ?.... C'est bien dommage, cependant, que, parmi toutes les jolies choses qu'on m'a fait apprendre, on en ait négligé une qui a par fois son utilité.....

(*Il regarde et retourne la lettre de Gaspard.*) Je pourrais aujourd'hui déchiffrer cette lettre... Comment savoir ce que M. Gaspard écrit à mon père?.... cela m'inquiete..... Ah! ah! voici Valério; il pourrait me tirer d'embarras..... Cependant, je crains de lui montrer cette petite lacune dans mon instruction, il se moquera de moi: ces valets sont si mal élevés..... Prenons quelques détours.

SCENE XIII.

MENDOCE, VALÉRIO.

VALÉRIO (*à part*).

Tâchons de savoir ce qui s'est passé.

MENDOCE.

C'est toi, Valério?.... Avance ici, ne sois pas timide comme-ça, mon garçon.

VALÉRIO,

Monsieur.

MENDOCE.

Avance, te dis-je: fais comme si je n'étais pas moi.

VALÉRIO (*à part*).

L'impudent!.... Mais, contraignons-nous.

MENDOCE.

Je veux te faire un sort, mon ami; tu n'es pas fait pour végéter chez de chétifs bourgeois, et je veux t'attacher à ma personne..... Parle: quelle place peux-tu occuper dans ma maison.

VALÉRIO.

Quand vous y serez, nous verrons.

MENDOCE.

Je te ferai mon secrétaire... Heim! qu'en dis-tu? cela te convient-il?.... Voyons, cependant, si tu as toutes les connaissances nécessaires..... Tiens, lis-moi tout courament cette lettre.

VALÉRIO (*à part*).

Que vois-je? c'est pour mon père!.... Lisons.

(*Haut.*) « Au comte de Lérimos. — Monsieur, » votre fils a compromis la réputation de ma fille: » ce n'est qu'en l'épousant, ou en mettant avec moi » les armes à la main, qu'il peut réparer cet outrage. » Si vous approuvez cet hymen, je me dénantis en » sa faveur de cent mille piastres fortes comptant; si

» vous le rejettez, vous savez ce qui me reste à faire.
» Votre serviteur, GASPARD. »

À part. Oh, l'excellent titre pour ramener mon père !.... Si je pouvais le lui faire parvenir.....

MENDOCE.

Que dis-tu de cela, mon ami ?

VALÉRIO.

Qui se serait douté que ce Gaspard eût une pareille fortune ?

MENDOCE.

Avec cela, on peut vaincre tous les obstacles, j'espère ?

VALÉRIO.

Oh, sans-doute !

MENDOCE.

Eh bien, mon ami, mon cher Valério, j'ai quelques petites raisons pour rester ici ; mais toi, qui est libre, sois bon camarade : va trouver mon père, tu sais, le comte de Lérimos, porte-lui cet écrit...

VALÉRIO, (*à part*).

Oh, la bonne idée !.... *Haut.* J'y cours à l'instant même.

MENDOCE (*le rappellant*).

Ecoute donc !.... S'il faisait quelques difficultés, tu vois l'embarras où je me trouve : fais parler la nature, l'amour, l'amitié..... dis enfin tout ce que je dirais moi-même.

VALÉRIO.

Soyez tranquille, je ferai comme pour moi : je prierai, je presserai.....

MENDOCE.

Si tu réussis, tu n'as peut-être pas de père, je te ferai reconnaître, un de ces jours, par quelque riche baron... allemand Cours et reviens promptement... (*À part.*) Moi, je vais trouver Rosine pour qu'elle me présente à ma future !. *Il sort, et les domestiques, placés au fond du théâtre, le suivent.*)

SCENE XIV.

VALÉRIO.

Oh, l'excellente lettre !.... Je n'ai plus rien à craindre : mon bonheur paraît assuré..... Mon père voulait que je fisse un mariage avantageux, celui-ci

me procure une fortune considérable, m'allie à une famille honnête : il se rendra à mes prières, à mes larmes, à la dot peut-être... Hâtons-nous, courrons implorer sa tendresse.

SCENE XV.

ROSINE, VALÉRIO.

ROSINE.

Ah ! monsieur !

VALÉRIO.

Qu'est-ce ?

ROSINE.

Tout est perdu.

VALÉRIO.

Comment ?

ROSINE.

Mademoiselle Elvire s'afflige, se désole.

VALÉRIO.

Et pourquoi ?

ROSINE.

Son père la tourmente et veut la forcer de recevoir ce faquin de Mendoce : elle n'y peut consentir, et va tout découvrir.

VALÉRIO.

Oh ciel ! au moment même où tous nos vœux vont être couronnés !

ROSINE.

Serait-il vrai ?

VALÉRIO.

J'en suis sûr.

ROSINE.

Expliquez-vous.

VALÉRIO.

Je ne le puis en ce moment..... tâche de gagner du tems ; fais naître des obstacles : quelques instans encore, et nous sommes heureux... Adieu. (*Il sort.*)

ROSINE.

Mais, où va-t-il ? Que veut-il dire ? Je ne comprends rien à sa joie, à ce départ précipité. Eh pourquoi m'inquiéter ? l'amour et la constance triomphent de tout : espérons, et, comme il le dit, tâchons de gagner du tems..... Mais, d'où vient ce tapage ?.. Ah ! ah ! c'est Mendoce !

SCENE XVI.

ROSINE, MENDOCE.

MENDOCE.

(*Il entre poursuivi par les domestiques de Gaspard.*)
Impertinens ! qui vous a donné la permission de m'approcher de si près ?.... Il me prend envie..... ah ! s'ils n'étaient qu'un..... Songez, marauds, aux égards que vous devez à un homme comme moi..... au fils du comte de Lérimos... qui peut un jour vous faire châtier par ses gens de la bonne manière..... Entendez-vous ?

ROSINE, (*A part*).

Quels airs il se donne !.... Que j'aurais de plaisir à rabattre son orgueil.

MENDOCE (*appercevant Rosine*).

Rosine !.... Celle-ci est encore un peu famillière. Prenons avec elle le ton qui nous convient.

ROSINE.

Bonjour, Mendoce.

MENDOCE (*Avec fierté*).

Qu'est-ce à dire : Mendoce !.. Apprenez, la bellle, que si j'ai pu m'abaisser à porter ce nom, c'était pour ne pas compromettre le mien.

ROSINE.

Ah, ah !.. Etait-ce aussi pour ne pas compromettre sa dignité, que monsieur s'est mis en service ?

MENDOCE.

Sachez, ma mie, que si j'ai porté la livrée, ce n'était que comme amateur..... Mais, brisons-là. Je vous cherchais ; allez m'annoncer chez l'aimable Elvire.

ROSINE.

Heim !.... Et quel motif vous peut conduire chez ma maîtresse ?

MENDOCE.

La question est délicieuse !.... Eh parbleu, le motif qui conduit un amant chez sa future : le desir de lui faire les yeux doux.

ROSINE.

Elvire votre future ?

MENDOCE.

Et qui donc, je vous prie ?

ROSINE, (*à part*).

Amusons-nous aux dépens du fat..... (*Haut.*) Je

m'étais flattée, monsieur, que malgré la distance qui nous sépare, vous daigneriez.....

MENDOCE.

Ah ! ah ! ah !.... c'est trop plaisant en vérité..... Vous l'épouse du fils d'un comte !

ROSINE.

Comment, après m'avoir fait vingt fois la promesse...

MENDOCE.

Moi, je vous ai promis.....

ROSINE.

De m'épouser ?

MENDOCE.

Ah ! il fallait me prendre au mot..... il n'est plus tems.

ROSINE.

Quoi, traitre !

MENDOCE.

Point de colère..... expliquons-nous : avez-vous cent mille piastres à me donner ?

ROSINE.

Non, mais je t'empêcherai bien.....

MENDOCE.

Pouvez-vous m'empêcher d'avoir une épée à travers le corps, si je n'épouse pas Elvire ?

ROSINE.

Il est un moyen de forcer.....

MENDOCE.

Forcerez-vous monsieur le comte mon père à consentir à notre mariage ?....

ROSINE.

Je prétends enfin.....

MENDOCE.

Vous voyez bien que je ne puis être votre mari.

ROSINE.

Oh ! tu le seras, et malgré toi, encore. Je ferai valoir mes droits... N'est-ce pas pour moi que tu es venu dans cette maison ?.. N'est-ce pas l'amour qui t'a suggéré ce déguisement ?

MENDOCE.

A d'autres.

ROSINE.

Et ton portrait, que tu m'as donné comme un gage de ta tendresse.

MENDOCE.

Mon portrait !

ROSINE.

Il servira à te confondre ; et, fusses-tu prince, roi, grand inquisiteur, tu m'épouseras, où je te livre à toute la rigueur des lois.

MENDOCE (*à part*).

Diantre ! elle a du caractère et serait capable d'abuser..... Tâchons de ratraper ce portrait..... Que dirait mon père, s'il apprenait que j'ai voulu me mésallier.

SCENE XVII.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD.

Rosine, laisse-nous.

ROSINE.

Oui, monsieur.

GASPARD.

Et surtout, empêche que ma fille ne sorte de son apparement.

MENDOCE.

Qu'est-ce donc, monsieur ?.. qu'avez-vous ?

GASPARD.

Parlons bas, je vous prie.

MENDOCE.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

GASPARD (*Avec un air de mystère*).

Une douzaine d'alguasils viennent, sans ma permission, de pénétrer chez moi.

MENDOCE.

Chez vous, monsieur, et pourquoi faire ?

GASPARD.

Pour vous arrêter.

MENDOCE.

Moi !.. le fils d'un comte !.. Où sont-ils ses faquins, que j'aille leur parler.

GASPARD.

Plus bas, vous dis-je... C'est par ordre de monsieur votre père... Mais je ne suis pas dupe du moyen qu'il emploie.

MENDOCE.

Quel est-il ?

GASPARD.

Il n'approuve pas la proposition que je lui ai faite, et il espère, en envoyant ici des gens armés, vous arracher de mes mains et vous punir lui-même de l'injure que vous m'avez faite.

MENDOCE.

Vous croyez, monsieur, qu'il aurait cette inhumanité ?

GASPARD.

Il en est bien capable... Or, comme je n'approuve pas une telle conduite.

MENDOCE.

Oh ! vous avez bien raison, monsieur, elle est affreuse, et je voudrais qu'il y eût moyen d'éviter...

GASPARD.

J'y ai pensé.

MENDOCE.

Vous avez eu cette bonté ?

GASPARD.

L'intérêt que vous m'avez inspiré m'a fourni une excellente idée. MENDOCE.

Parlez, monsieur, parlez.

GASPARD.

Pendant que ces messieurs sont encore dans la chambre voisine, nous allons passer par cet escalier dérobé..... MENDOCE.

Oh, bien volontiers, monsieur.

GASPARD.

Nous nous rendrons dans le jardin...

MENDOCE.

Je ne demande pas mieux, monsieur.

GASPARD.

Nous irons vers le petit bois.

MENDODE.

Oui, monsieur, à l'endroit où le mur n'est pas très-élevé ?

GASPARD.

Il y a là une petite porte...

MENDOCE.

Par laquelle je m'échapperai lestement ?

GASPARD.

Non pas : vous descendrez dans un souterrain...

MENDOCE.

Un souterrain !

GASPARD.

J'en connais seul l'entrée... Il n'est pas absolument privé de lumière..... Les murs en sont peut-être un peu humide, mais heureusement vous me paraissez d'une santé à supporter ces petits inconvéniens

MENDOCE.

Y pensez-vous, monsieur, m'enfermer ainsi ?

GASPARD.

Vous n'y manquerez de rien... On ne pourra vous y découvrir, et, pour éviter tout soupçon c'est moi même qui vous porterai une nouriture frugale.

MENDOCE.

Une nouriture frugale !

GASPARD.

C'est l'affaire de quinze jours, un mois tout au plus..... Pendant ce tems, monsieur votre père s'appaisera..... Venez, suivez-moi.

MENDOCE.

Mais, monsieur permettez..... Je ne me soucie guères.....

GASPARD.

Ma proposition vous déplairait-elle? Est-ce ainsi que vous reconnaissez ce que je fais pour vous ?

MENDOCE.

J'y suis bien sensible, monsieur... Mais songez donc..... GASPARD.

Aimeriez-vous mieux être livré aux mains de la justice. MENDOCE.

Ma foi, monsieur, que sait-on... Je m'en tirerais peut-être mieux... Je ne serais pas le premier qui...

GASPARD.

Mais c'est compromettre l'honneur de votre famille.

MENDOCE.

Que ma famille s'arrange : c'est une ingrate qui ne s'est jamais bien conduite envers moi..... Oh ciel ! qu'entends-je ? GASPARD.

Ce sont eux, je crois.

MENDOCE.

Ah ! comment les éviter ?

GASPARD.

Je vous avois offert un moyen.

MENDOCE.

Il étoit joli votre moyen.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle.

GASPARD.

Qu'est-ce ?

ROSINE.

Plus de gardes, plus de sergens... Tout est parti.

MENDOCE

Ah ! je respire !

GASPARD.

Qui les a donc renvoyés ?